

A cette époque, à part les noms propres, on ne connaissait qu'un ou deux mots assyriens douteux, conservés par les écrivains classiques, *pandoura*¹ et *Narmalcha*²; on ignorait même quelle langue on avait parlée à Ninive. On ne tarda pas cependant à se convaincre que, comme l'avait avancé Löwenstern, la langue de Babylone et de Ninive était sémitique³.

Le savant autrichien fit de nouvelles tentatives de déchiffrement, en 1847, mais sans succès : il n'avait réussi à fixer

pour servir à l'explication du monument de Khorsabad, in-8°, Paris, 1845. Il a aussi publié un *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis*, Paris et Leipzig, 1847; *Remarques sur la deuxième écriture cunéiforme de Persépolis*, Paris, 1850.

¹ Τρίχορδον δὲ, ὅπερ Ἀσσύριοι πανδοῦραν ὀνόμαζον ἐπέων δὲ ἦν καὶ τὸ ἑῶρημα. Pollux, *Onomasticon*, iv, 9, édit. de Francfort, 1608, p. 187.

² Pline, *Hist. nat.*, v, 30, édit. Teubner, 26, t. 1, p. 241. *Narraga* ou *Armalcha*, *Narmalcha*, pour *Nahar-malcha*, c'est-à-dire, *fleuve royal*, comme l'explique Pline lui-même : « Sunt, dit-il, qui tradunt Euphraten... ab Assyriis universis appellatum Narmalcham, quod, significat *regium flumen*. » Cf. Sayce, *An Assyrian Grammar for comparative purposes*, p. 4, 5. — L'abbé P. Martin (1840-1890), *Introduction à la critique textuelle du Nouveau Testament, partie théorique* (lithographie), Paris (1883), fascicule 3, p. 99, note 1, croit qu'un écrivain syrien, Ichou-Had, évêque d'Hadeth, au VIII^e ou IX^e siècle, a décrit l'écriture cunéiforme dans un ouvrage sur les passages difficiles de l'Écriture, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Vatican, n° 457, mais n'a pas été publié.

³ M. Renan révoqua en doute ce fait évident, même après la publication de l'*Expédition en Mésopotamie* de M. Oppert, et voici ce qu'il dit, entre autre choses, en rendant compte de cet ouvrage : « Il n'est point de langue sémitique où *dans* ne se rende par כ (be), à par ה (le), tout par כ (kól), etc. Une langue sémitique où *dans* se rendrait par in, à par ana, tout par gab, etc., comme le veut M. Oppert, est un phénomène presque aussi difficile à admettre pour le philologue, que l'eût été, pour Cuvier, un carnassier à dents plates ou un mastodonte ailé... Je reconnais la part que le sentiment et l'appréciation personnels doivent avoir en de telles questions; mais c'est une raison pour que chacune des personnes qui ont quelque étude en ces matières disent franchement leur avis. Je dois le dire : la

exactement que deux signes. Les essais faits peu après à Paris par L. de Saulcy¹ ne furent pas plus heureux². Cependant, à la même époque, un autre savant français, A. de Longpérier³, parvint à lire sur les monuments de Khorsabad le nom du roi Sargon et à déterminer les groupes cunéiformes qui rendaient les mots, souvent répétés, « roi, seigneur, grand, » sans pouvoir toutefois lire ces groupes et les prononcer⁴.

langue sémitique que nous donne M. Oppert blesse en plusieurs points le sentiment que je crois avoir d'une langue sémitique. » E. Renan, *Expédition scientifique en Mésopotamie* par M. Oppert, dans le *Journal des savants*, avril 1859, p. 246. On peut juger, par cet exemple, dans lequel M. Renan s'est trompé, de l'aveu de tous, en comptant sur le *sentiment* qu'il croyait avoir d'une langue sémitique, combien ce *sentiment* auquel il fait si souvent appel dans ses écrits sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, mérite peu de confiance.

¹ Louis Félicien Joseph Caignart de Saulcy, né à Lille le 19 mars 1807, mort à Paris le 4 novembre 1880, s'occupa d'archéologie, de l'inguistique et de numismatique. Ses ouvrages, qui ont pour objet les matières les plus diverses, contiennent la plupart des vues très ingénieuses, mais sont souvent mêlés d'erreurs. Voir W. Fröhner, *F. de Saulcy* (Extrait de *Bursian's Biographisches Jahrbuch für Alterthumskunde*), in-8°, Berlin, 1881.

² L. de Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, mémoires autographiés, in-4°, datés de Paris, 1849. Cf. Wallon, *Notice sur M. de Saulcy*, *Journal officiel*, 20 novembre 1881, p. 6449.

³ Henri Adrien Prévost de Longpérier, né à Paris le 21 septembre 1816, est mort dans cette ville le 14 janvier 1882. Outre les opuscules dont nous parlons ici, il a publié une *Notice des antiquités assyriennes du musée du Louvre*, 3^e édit., in-8°, Paris, 1854. Voir Fr. Lenormant, *Notice sur M. A. de Longpérier*, in-8°, Paris, 1882; G. Schlumberger, *Notice sur la vie et les travaux de M. Adrien de Longpérier* (Extrait du *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*), in-8°, Paris, 1882; J. de Witte, *Notice sur Adrien de Longpérier* (Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*), in-8°, Paris, 1884.

⁴ A. de Longpérier, *Lettre à M. Isidore Löwenstern sur les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie*, dans la *Revue archéologique*, t. iv (1847), p. 501-507. La *Lettre à M. Löwenstern* a été réimprimée dans

Botta fournit de nouveaux éléments aux recherches, en 1849, par la publication du texte des inscriptions qu'il avait recueillies à Khorsabad; cependant les résultats parurent d'abord plus propres à décourager les chercheurs qu'à leur donner l'espoir de résoudre le problème. Il ne distinguait pas moins de six cent quarante-deux signes dans les documents qu'il éditait¹.

Sa publication permit toutefois de dégager quelques faits importants. Une écriture si chargée de signes ne pouvait être alphabétique. On remarqua que plusieurs inscriptions contenaient des signes semblables, et que néanmoins quelques-uns d'entre eux devenaient différents, dans les mots qui paraissaient se correspondre dans les diverses copies du même texte, et jusque dans les noms propres : il suivait de là que le même son pouvait s'écrire par des signes différents. On observa aussi que des caractères identiques suivaient souvent les noms propres et d'autres mots encore, à Khorsabad, comme dans l'écriture de la troisième espèce à Béhistoun et à Persépolis : on en conclut que c'étaient des terminaisons grammaticales et l'on eut de plus, par là, la preuve scientifique que, non seulement l'écriture, mais aussi la langue de Ninive et de Babylone étaient identiques. La comparaison du texte perse avec le texte babylonien montra enfin que ce dernier rendait quelquefois par un signe unique tout un mot de l'ancien perse. Il fallait donc que les Babyloniens eussent des caractères qui, à eux seuls, exprimassent comme nos chiffres une idée, et fussent par conséquent *idéographiques*. On a donné à ces caractères le nom d'*idéogrammes* ou de *monogrammes*.

les *Œuvres de A. de Longpérier*, réunies par G. Schlumberger, t. 1, 1883, p. 110-111. Cf. J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 20.

¹ Le nombre en a été réduit, pour cette partie de la littérature assyrienne, mais la découverte d'inscriptions nouvelles a considérablement accru le chiffre total des signes cunéiformes.

Botta parvint à discerner les idéogrammes qui rendaient les idées de roi, de pays, de peuple, etc., mais sans réussir à en découvrir la prononciation. Il distingua de même la marque du pluriel dans les substantifs et quelques terminaisons grammaticales, au moyen d'observations ingénieuses et de comparaisons minutieuses entre le texte babylonien et le texte perse des inscriptions des Achéménides.

Cependant tous les efforts et toute la sagacité de Botta échouèrent contre l'obstacle de la lecture. Après tant d'études, tant de travaux, le consul français n'avait pu indiquer la prononciation d'un seul mot, d'un seul caractère. Parviendrait-on jamais à découvrir le secret des lettres d'une langue pour laquelle tous les points de repère et de comparaison semblaient faire défaut, quand on se trouvait surtout en face de cette complication redoutable de signes, en partie phonétiques, en partie idéographiques?

De Saulcy ne désespéra pas d'y réussir. Il essaya de transcrire en caractères latins le texte babylonien de Persépolis et d'en donner une traduction. Il admit 120 signes, dont quelques-uns devaient être des idéogrammes; les autres comprenaient cinq voyelles et seize consonnes. De Saulcy avait fait fausse route, mais son erreur même servit à trouver le vrai chemin. Edward Hincks¹, à Dublin, montra, par

¹ Edward Hincks, né à Cork, le 19 août 1792, mort le 3 décembre 1866, recteur anglican de Killyleagh, dans le diocèse de Down en Irlande. Le savant philologue s'occupa aussi d'égyptien, mais il s'est surtout distingué comme assyriologue. Il avait publié à Dublin, dès 1846, *On the first and second kinds of Persepolitan Writing*. L'année suivante, il donna son travail : *On the three kinds of Persepolitan Writing and on the Babylonian lapidary characters*, Dublin, 1847. En 1848 : *On the first and second kinds of Persepolitan Writing* (dans le t. XXI des *Transactions of the Royal Irish Academy*); *On the third Persepolitan Writing* (dans le même volume des *Transactions*). Dans le t. XXII, on trouve avec la date du 25 juin 1849, *On the Khorsabad inscriptions*. Il publia aussi à part, *The Name of Sennacherib and Nebuchadnezzar identified*, Dublin, 1850; *A List of Assyro-babylonian characters with their*

l'étude des noms propres, que les signes divers, exprimant d'après le savant français une seule et même lettre, représentaient des articulations diverses, dans lesquelles la même consonne s'unissait à des voyelles différentes; ainsi les six caractères que de Sauley transcrivait également par une *r*, devaient se lire en réalité *ra*, *ri*, *ru*, *ar*, *ir*, *ur*. Par cette découverte, Hincks venait de rendre le plus grand service au déchiffrement de l'écriture cunéiforme, il en avait établi le caractère syllabique. Plus tard, il établit aussi que les syllabes qui commencent et finissent par une consonne peuvent s'écrire en assyrien par deux signes syllabiques, le premier finissant et le second commençant par la même voyelle, par exemple, *ram* peut s'écrire *ra-am*, *bir*, *bi-ir*.

Les choses en étaient là, quand un savant officier anglais, Henri Rawlinson¹, qui était en Asie, envoya, en

phonetic values, Dublin, 1852; *Memoir on the inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1852; *On the personal pronouns of the Assyrian und other languages*, dans les *Transactions of the Royal Irish Society*, t. xxiii, 1854; *On Assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred Literature*, juillet 1855; *On the Polyphony of the Assyro-Babylonian Cuneiform Writing*, Londres, 1863; *Specimen chapters of an Assyrian Grammar*, Londres, 1866.

¹ Sir Henry Creswicke Rawlinson, né à Chadlington, dans le comté d'Oxford, le 11 avril 1810, entra en 1827 au service militaire dans la Compagnie des Indes orientales et en 1833 au service de la Perse en qualité de major. Il devint en juin 1840 agent politique à Kandahar dans l'Afghanistan et, en 1843, en Arabie, puis, en mars 1844, consul britannique à Bagdad. Revenu en Angleterre en 1849, après une absence de vingt-deux ans, il découvrit parmi les inscriptions cunéiformes rapportées par Layard à Londres le récit de la campagne de Sennachérib contre Ezéchias, roi de Juda. Il reçut en 1850 le titre de lieutenant-colonel et celui de consul général en 1851. Il résigna son poste en février 1855. De retour en Angleterre en 1856, il devint membre du Parlement en 1858 et ambassadeur en avril 1859 à Téhéran avec le titre de major-général. De 1865 à 1868, il fit partie du Parlement anglais. De 1871 à 1878, il présida la Société géographique de Londres. En mars 1878, il devint *trustee* du British Museum. Son long séjour en Orient fut très fructueux pour la science. Nous

1851¹, au *Journal of the Royal Asiatic Society*, de Londres, le texte babylonien de l'inscription de Béhistoun. Béhistoun ou Bisoutoun, l'ancienne Bagastana, que nous avons eu déjà occasion de nommer et que nous nommerons plus d'une fois encore, est une montagne raide et escarpée, qui se dresse perpendiculairement à plus de quatre cents mètres, dans le Kourdistan, sur les frontières de l'ancienne Médie, non loin de la ville de Kermanschâh.

« Le mont Bi-Sutoun, dit Eugène Flandin, s'élève en forme pyramidale, noir et sauvage. C'est l'un des sommets les plus élevés de la chaîne qui, de ce point, se prolonge jusque vers les monts Zagros, à l'ouest de Kermanschâh. Le sol sur lequel sa base s'élargit est jonché de ruines qui s'étendent de chaque côté de la rivière, à une très grande distance : ce sont des décombres de maçonnerie, des pans de mur enterrés, des briques, de la pierre, du fer, qui pêle-mêle et altérés par le feu dont la trace se retrouve partout, sont presque méconnaissables. Mélangés ensemble, incrustés les uns aux autres, ils paraissent avoir été mis en fusion; ce qui porterait à croire qu'un vaste incendie a ravagé cette contrée et réduit en cendres la ville dont l'existence se révèle d'une manière évidente sur un très grand espace de terrain... Parmi toutes ces ruines tombées ça et là, différant d'âge et d'espèce, restes d'une grande cité disparue, les

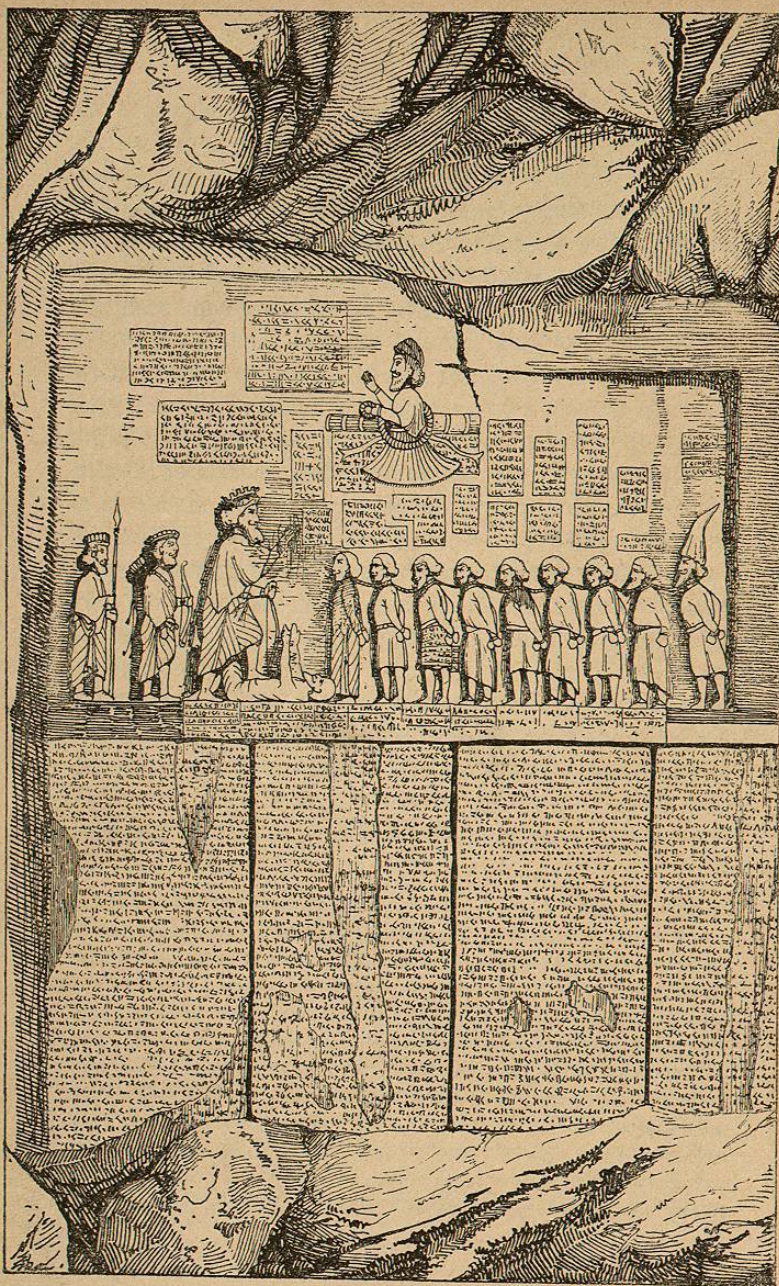
aurons occasion d'indiquer ses principales publications assyriologiques. Il est mort à Londres, le 5 mars 1895. Voir le *Times*, *weekly edition*, 8 mars 1895, p. 193.

¹ H. Rawlinson avait envoyé dès 1837 à la Société asiatique de Londres les deux premiers paragraphes perses de l'inscription de Béhistoun, c'est-à-dire les titres et la généalogie de Darius. Le texte perse fut publié en 1846, l'analyse et le commentaire explicatif en 1849 dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, et à part sous le titre : *The Persian cuneiform inscription at Behistun deciphered and translated, with a memoir on Persian cuneiform inscriptions in general, and on that of Behistun in particular*, in-8°, Londres, 1846 (1847).

objets les plus remarquables sont deux bas-reliefs sculptés sur les roches et faisant face au sud-est. » Le plus bas est grec et l'on y distingue un cavalier armé d'une lance, et une espèce de Gloire, couronnant un autre guerrier à cheval. Il a été complètement rongé par le temps et mutilé par un gouverneur de la province, Hadji-Ali-Khan, qui a fait graver à la place une inscription en langue moderne. « L'autre bas-relief, placé dans un angle rentrant dans la montagne, et à une hauteur qui le met à l'abri de l'ignorance brutale d'un imitateur du vaniteux gouverneur, ne s'aperçoit que très difficilement d'en bas. Pour le dessiner, il faut s'en rapprocher en escaladant quelques-uns des blocs qui encombrant le pied de la montagne, ce qu'on ne peut faire que jusqu'à une certaine hauteur, et il reste encore à une élévation assez grande pour qu'il soit nécessaire de se servir d'une longue-vue. L'escarpement des rochers au-dessus de cette sculpture en rend l'accès presque impossible, en contribuant à sa conservation¹. »

Ce bas-relief est en effet sculpté, sur la paroi du roc qui forme la montagne, à près de cent mètres d'élévation au-dessus du sol. Nous savons aujourd'hui qu'il représente le roi Darius, fils d'Hystaspe. Il a fait graver au-dessous avec beaucoup de soin une inscription de quatre cents lignes qui

¹ Suit la description du bas-relief. Il est curieux de relire, en 1888, ce qu'écrivait en 1851 E. Flandin (1809-1876), au sujet de cette représentation aujourd'hui si bien connue : « Sans pouvoir préciser la nature du fait qui s'accomplit, et à la solennité duquel ce personnage semble présider, on est conduit à penser que cette sculpture rappelle une victoire ou plutôt une série de conquêtes, indiquées par la différence des costumes que portent les captifs. On ne pourra d'ailleurs être fixé à cet égard que quand on aura traduit entièrement les inscriptions qui accompagnent le bas-relief et dans lesquelles on n'a encore pu arriver à lire que le nom de Darius. » *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste (1787-1879), architecte, pendant les années 1840 et 1841. Relation du voyage*, par M. Eugène Flandin, Paris, 1851, t. I, p. 418-422.



6. — Bas-relief et inscription trilingue de Darius à Béhistoun.

III. DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE ASSYRIENNE. 165

nous en explique la signification : il remercie le Ciel de dix-neuf victoires qu'il a remportées sur les rebelles de son empire¹.

Le bas-relief du rocher de Béhistoun, reproduit dans notre planche, représente Darius, la taille haute, la tête ceinte de la couronne royale, la main gauche appuyée sur un arc, la droite étendue vers neuf personnages, enchaînés par le cou et les mains liées derrière le dos. Le roi foule à ses pieds un ennemi vaincu qui semble implorer sa grâce. — Derrière lui sont deux officiers de son palais, un archer et un doryphore. — Au-dessus de la scène plane le symbole divin qui représente ici Ormuzd. — Les personnages qui sont devant Darius portent leur nom écrit sur leur tête ou sous leurs pieds : ce sont les rois vaincus par le monarque perse : ils se distinguent par la variété des types et des costumes. Au-dessous de la figure renversée, que Darius foule aux pieds, on lit : « Celui-ci est Gaumatès le Mage. Il mentit ; il parla ainsi : Je suis Smerdis, le fils de Cyrus ; je suis roi. » La grande inscription raconte, dans les trois langues des Achéménides, les détails de la trahison de Gaumatès et le châtiment qui lui fut infligé. Après le Mage, la première figure que l'on voit sur le bas-relief en présence du vainqueur, « c'est Athrina ; il mentit, en disant : Je suis roi en Susiane. » Le suivant, « c'est Nadintabel ; il mentit, en disant : Je suis

¹ Voir figure 6, d'après la lithographie du *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. x, 1847 (Le tome x est consacré tout entier à la reproduction et à l'étude des inscriptions). — On peut voir une vue générale, en grand, de tout le rocher, dans l'*Archæologia*, t. xxxiv, 1851, pl. viii, vis-à-vis de la p. 76 (H. Rawlinson, *Notes on some Paper Casts of cuneiform inscriptions*, p. 73-76), Flandin et Coste, *Voyage en Perse, Perse ancienne*, t. 1, pl. 16 ; du bas-relief en grand, pl. 18, et de la montagne elle-même, *Perse moderne*, pl. 76 (Les inscriptions ne sont pas reproduites). Voir aussi A. Maury, *L'inscription cunéiforme de Béhistoun*, avec une gravure d'ensemble à la fin, dans la *Revue archéologique*, t. III, 2^e partie, 1846, p. 549-566.

Nabuchodonosor, le fils de Nabonide; je suis roi de Babylone. » Le troisième porte son inscription sur sa robe : elle aurait dû être, comme les autres, sur le champ du bas-relief, mais la place est occupée par la figure d'Ormuzd : « C'est Phraortes; il mentit, en disant : Je suis Xathritès, de la race de Cyaxare; je suis roi en Médie. » Le quatrième, vêtu d'une robe plus longue, « c'est Martya; il mentit, en disant : Je suis Omanès, roi en Susiane. » Le cinquième, « c'est Sitratachmès; il mentit, en disant : Je suis roi en Sagartie, de la race de Cyaxare. » Le sixième, « c'est Vayazdata; » il chercha, comme Gaumatès le Mage, à fomenter une insurrection dans la Perse même, pendant une absence de Darius, « il mentit, en disant : Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; je suis roi. » Le septième, « c'est Aracha; il mentit, en disant : Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide; je suis roi de Babylone. » Le huitième, « c'est Frada; il mentit, en disant : Je suis roi en Margiane. » Le neuvième, au bonnet pointu, à la taille plus haute que les autres, « c'est Sarukha, le Scythe. »

L'inscription trilingue, placée au-dessous du bas-relief, raconte les exploits de Darius¹. Elle a été endommagée partiellement, surtout dans la colonne assyrienne, par un ruisseau qui, depuis longtemps, s'est frayé son cours sur le rocher où Darius avait fait graver ses exploits². Il était très

¹ Elle commence par une invocation à Ormuzd, suivie de la généalogie de Darius et de l'énumération des provinces dont se compose son empire. Il raconte ensuite son avènement au trône et l'histoire de son règne. Le récit des principaux faits s'ouvre par la formule : « Le roi Darius dit, » qui revient soixante-douze fois dans l'inscription. Le tout se termine par la liste des conjurés qui renversèrent Gaumatès le Mage. — Voir Oppert, dans le *Journal asiatique*, novembre-décembre 1851, p. 353-359; *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. vi, part. 1, 1878, la planche vis-à-vis de la p. 78.

² On aperçoit encore sur la pierre, dans quelques endroits, la trace d'une sorte de vernis qui recouvrait les caractères pour les conserver. — La trace des ravages causés par le ruisseau est visible sur notre figure 6.

difficile de copier ces inscriptions à cause de la hauteur où elles étaient placées. Henry Rawlinson mena cependant à bonne fin cette entreprise de 1835 à 1848, grâce à une énergie et à une persévérance que ne put arrêter aucun obstacle. Il était, à cette époque, officier dans l'armée perse. Auparavant il avait visité les ruines de Persépolis et les tombeaux de Nacsch-i-Roustam; il avait vu les inscriptions cunéiformes gravées sur ces monuments et sur ceux de plusieurs autres localités et il s'était senti comme la vocation de déchiffrer ces énigmes. Son ardeur redoubla, quand il eut vu, en 1835, la grande inscription de Béhistoun. Il était placé dans la situation la plus défavorable pour réussir dans le genre d'études auquel il se livrait. Les nécessités du service militaire le forçaient souvent à suspendre ses travaux. Ce qui était plus fâcheux encore, l'éloignement de l'Europe et de tout centre scientifique l'empêchait de profiter des publications et des découvertes des savants qui s'occupaient comme lui des écritures cunéiformes; mais rien ne fut capable de le décourager ni de ralentir son zèle scientifique. Il employa les loisirs qu'il put se ménager à apprendre le sanscrit, le zend et le pehlvi, et, en procédant comme l'avait fait Grotefend, quoique sur des inscriptions différentes, il parvint de lui-même à déchiffrer, comme le savant hanovrien, les noms de Darius, de Xerxès et d'Hystaspe. Pendant l'automne de 1835, il avait réussi à escalader le rocher de Béhistoun, et de 1835 à 1837, il avait copié, à l'aide d'une longue-vue, une partie considérable du texte perse. Il fut alors envoyé à Téhéran, mais là, armé du petit alphabet qu'il s'était formé, il consacra les deux années suivantes à l'étude des fragments de l'inscription qu'il avait transcrits. Les valeurs qu'il connaissait déjà lui en firent découvrir de nouvelles. A partir de l'hiver de 1837 à 1838, il envoya successivement à la Société asiatique de Londres l'explication de plusieurs passages. Sur ces entrefaites, en 1838, il reçut les publications